

VINCENT HEIN

KWAÏ

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

I.S.B.N.: 978-2-7529-1139-1

*À Ling Ning,
et à Lubo*

谨以此书献给
玲宁和绿波

«La guerre est éternelle, l'homme est
un loup pour l'homme: vieille histoire.»

PRIMO LEVI, *La Trêve*.

I

« Cultiver l'amitié entre les nations et profiter de la prospérité en commun entre toutes les nations a toujours été le principe directeur de la politique étrangère de Notre Empire. »

Hirohito, 8 décembre 1941,
Extrait du rescrit impérial annonçant
le début de la guerre du Pacifique.

Kanchanaburi, juillet 2014

Je vis depuis l'enfance sur la carapace d'une tortue que je prends pour le monde. Nous avançons lentement et lorsqu'il fait chaud nous nous réfugions à l'ombre des petits arbres, dans l'air des roselières, ou sur les galets vaseux affleurant d'un cours d'eau. J'aime vivre ainsi. Près d'elle. Avec elle. Tranquillement. Sur son dos d'écailles j'ai déjà vu mille paysages et de quoi me faire autant de bons souvenirs. Et puisque nous avons le temps, j'ai pu les voir sous les plus grandes lumières du jour, sous les traînées

roses et jaunes de l'aube dont les pointes rayent l'ardoise massive de la nuit; sous les aurores de printemps, cristallines, originelles et perlées d'eau; sous l'éclat des longs matins d'automne, que le givre effile et rend mordants; sous la gifle blanche de l'été, qui s'abat lourdement vers midi, du côté de Valence, d'Uzès, ou de Vaison-la-Romaine; sous le demi-jour des heures de sieste, qui sentent le regain fraîchement coupé et clignent de l'œil dans le feuillage des tilleuls; sous la brumaille gommeuse, gouachée, déchue et morne des après-midi de neige; sous le soleil de 18h qui rebondit comme une balle contre le miroir des fleuves, des océans, ou celui des gratte-ciel; et sous les feux mourants du soir, dont les dernières braises tombent du ciel en se faisant racler par la nuit.

Hier matin à Bangkok, la lumière était merveilleuse et donnait à toute chose cette grâce fragile qui conduit aux légèretés de l'esprit et au bonheur simple d'être au monde. Pourtant, je n'ai pas eu le courage de prendre le bus de 8h au départ de Victory Monument. J'ai préféré l'offre de Lae et le confort de son taxi neuf. «Today, half price to Kanchanaburi. Sunday, no business, no traffic. Easy to go, easy to come back!» m'a-t-il promis. Lae a vingt-cinq ans. Il est chauffeur et il vit chez ses parents. Il se coiffe en se faisant une raie d'écolier, porte un jean avec un pli au milieu, des sandales de cuir propres et une chemisette en tergal Pierre Cardin qui a l'air d'avoir été repassée

par sa mère. C'est certainement elle d'ailleurs qui lui a préparé ce plat au curry qui embaume l'habitacle et patientera jusqu'à midi dans une gamelle d'inox qu'il a posée sur le siège avant passager. Le portrait du roi en habit est scotché sur le côté gauche du pare-brise. Le plafond et les pare-soleil sont tartinés d'inscriptions religieuses et de feuilles d'or à peine plus grandes qu'un timbre-poste. Au rétroviseur se balancent une guirlande d'œillets et de jasmins ainsi qu'une amulette enfermée dans un écrin de verre. Elle lui évite les accidents, les contraventions et protège ses clients du sida, car certains soirs quelques-uns des couples qu'il charge du côté de Patpong, de Nana Plaza ou de Soi Cowboy font l'amour sur sa banquette arrière. Il rit et puis il énumère, dans une sorte de joyeux menu ou de poème érotico-déglingué, la liste des shows qui se jouent chaque soir sur les estrades des bars à strip-tease ou des bordels de la ville : « Bangkok, no money, no honey!

Pussy ping-pong,
Pussy shoot balloon,
Pussy smoke cigarette,
Pussy candle fire,
Pussy open the bottle,
Pussy chopstick,
Pussy shoot banana,
Pussy cut banana (ce qui n'est pas tout à fait la même chose),

Two pussies cut banana (de mieux en mieux),
 Pussy magic razorblade,
 Pussy magic flower,
 Pussy change water,
 Pussy fishes in,
 Pussy needle,
 Pussy blowing candle,
 Pussy electric,
 Pussy rainbow,
 And Pussy write letter¹!»

J'imagine bien le pussy qui fume une cigarette, mais je serais curieux de voir à quoi ressemble l'« arc-en-ciel » ou celui qui joue au ping-pong.

Il se tait un instant, puis il me confie qu'il vient du nord. Il est le fils aîné d'une famille de cornacs venus s'installer en ville. Dans les exploitations forestières les engins ont désormais remplacé les éléphants. Depuis, son père travaille dans le bâtiment et sa mère tient une tambouille non loin du marché Nang Loeng. Lui aimerait reprendre ses études et devenir professeur d'histoire ou tout du moins instituteur. « History is my way of life », me dit-il en lâchant le

1. « Bangkok, pas d'argent, pas de chérie ! / Chatte ping-pong / Chatte tire ballon / Chatte fume cigarette / Chatte allume bougie / Chatte ouvre la bouteille / Chatte baguette / Chatte tire banane / Chatte coupe banane / Deux chattes coupent banane / Chatte magique lame de rasoir / Chatte fleur magique / Chatte change l'eau / Chatte pêche dedans / Chatte aiguille / Chatte souffle bougie / Chatte électrique / Chatte arc-en-ciel / Et Chatte écrit lettre ! »

volant pour avancer ses mains, paumes ouvertes comme le font certains chanteurs pour évoquer le grand amour. Alors et puisqu'il me trouve attentif, il me parle de la chute d'Ayutthaya; du général Taksin qui unifia le pays et établit la capitale à Thonburi sur la rive ouest du Chao Phraya; puis du général Chao Phraya Chakri qui le renversa et la déplaça sur l'autre rive afin de mieux se protéger des attaques birmanes. Tandis que l'air chaud s'engouffre dans l'habitacle, il ajoute que la ville était à l'époque composée de marais, de quartiers fangeux et de maisons flottantes ou sur pilotis. Il y avait aussi, bien sûr, l'île de Ratanakosin sur laquelle étaient construits le Grand Palais et le Wat Phra Kaew¹. Il poursuit en m'expliquant que le nom complet de la capitale était Krunghep mahanakhorn amorn rattanakosin mahinrayuthaya mahadilokphop noparatrachathani burirom udomrachaniwet mahasatharn amorn- phimarnavatarnsathit sakkatattiyavisanukamprasit. «Don't worries! me dit-il en souriant dans le rétro- viseur, that's mean: Angel's city, big town, home of the Emerald Bouddha, invincible city of God Indra, biggest capital of the world, owner of nine jewelery, happy and generous, city built by Vishnukarn².»

1. Le temple du Bouddha d'Émeraude.

2. La ville de l'ange, grande cité, maison du Bouddha d'Émeraude, invincible ville du dieu Indra, plus grande capitale du monde, propriétaire de neuf bijoux, heureuse et généreuse, ville bâtie par Vishnukarn.

II

« Chaque guerre est la toute dernière. »

Jean Giraudoux.

Ce matin je me suis réveillé dans un lit à baldaquin grinçant comme un galion et dont les draps sentaient le laundry service, la citronnelle et le répulsif bon marché. J'ai loué une chambre dans une belle maison patricienne de deux étages. Elle fut construite en teck et récemment transformée en petit hôtel néocolonial bon genre. Il doit d'ailleurs figurer dans le catalogue en ligne des Voyageurs du Monde ou celui de La Maison de l'Indochine. D'ici j'imagine leur page promotionnelle : une photographie d'un vase bleu ou d'une coiffe Akha ; un descriptif bien fait ; un prix d'appel raisonnable ; puis la possibilité en un simple clic de demander un devis personnalisé : « 17 jours et à partir de 2 700 euros. Explorez la Thaïlande confidentielle, loin des lieux communs du tourisme. Dans un lodge nature, une pension de charme, ou une

demeure historique. De Bangkok, métropole exubérante, à la douceur de vivre de Chiang Mai, venez découvrir au plus proche de la vie locale les facettes méconnues d'une Thaïlande insolite.» C'est Lae qui m'a conduit jusqu'à cet hôtel. Il sait que les Français s'y plaisent et il connaît un peu les gérants. Elle est thaïlandaise et propriétaire de tout. Elle a plus de cinquante ans, un peu de ventre et des hanches larges qu'elle ceint dans un pha thung de coton rose et noir. Lui est un géant Suisse d'un mètre quatre-vingt-quinze au moins. Ses cheveux sont longs et il les attache négligemment avec un élastique de bureau. Il porte des bermudas multipoches, des chemisettes sans col en lin bleu dont les pans tire-bouchonnent et des Birkenstock hors d'âge qu'il saupoudre de talc. Son caractère s'est aigri depuis qu'il sent que sa femme et ses affaires lui échappent. Il pense certainement que ses jours sont comptés. Il a l'air triste et de mauvaise humeur. Il s'imagine qu'il devra un jour quitter la Thaïlande et cet hôtel dans lequel il a « tant investi ». C'est arrivé à d'autres que lui. Au petit-déjeuner, il m'apporte du thé, des œufs bénédicte, quelques toasts grillés et une assiette de fruits. Il s'installe à ma table et me raconte ses tracas. Son accent vaudois rend ses propos encore plus navrants. Ils sont nombreux comme lui à vous répéter qu'ils ont bien fait de plaquer l'Europe et cette vie qui les mangeait par le ventre. D'habitude

ils ne regrettent ni le pavillon de Mantes-la-Jolie, de Denkendorf ou de West Kirby, ni leur boulot de chef de projet, de directeur commercial ou d'agent d'assurances. Ils les ont abandonnés avec le crédit de la voiture et celui des sempiternelles vacances sur la Costa del Sol. Et je ne parle même pas de la dot infernale d'un premier mariage qu'ils ont rapidement époincée. Mais il arrive qu'ils s'ennuient en Asie. Une fois passé l'exotisme des premières années, ils la prennent en grippe et l'accusent de tous les maux. Ils souffrent, ils gémissent, ils se plaignent et reprochent au continent tout entier de ne pas avoir su les soulager de cette fatigue d'eux-mêmes qu'ils traînent comme une bûche et les empêche d'aller mieux.

Il y a dans le répertoire du théâtre traditionnel thaï de longues phrases musicales qui se jouent en boucle et durant des heures. Elles sont souvent interprétées par quatre ou cinq musiciens ventrus et qui donnent l'impression de ne jamais trop y être. De temps à autre, sur une note qu'il décide de pincer différemment, l'un d'entre eux soudain se réveille et embarque ses copains dans une sorte de folie complice, industrielle et belle. C'est dans le labeur, la monotonie et les alanguissements du rabâchage que cette musique puise sa force. Son inimitable intensité me rappelle les averses fumeuses et impromptues qui s'abattent ici, à la saison des pluies. Elles tombent certes avec ressort et beaucoup d'application, mais

elles sont échevelées et n'en font qu'à leur tête. D'ailleurs, alors qu'il a déjà plu ce matin, l'une d'entre elles revient à l'instant. Elle s'approche, hésite, renverse gentiment un coin du jardin, s'attarde sur un buisson d'hibiscus et puis s'en va en soufflant comme une bouilloire. Le paysage s'égoutte, la terre saigne en formant de grandes flaques de boue et d'eau ferreuse, les insectes réembauchent, les tourterelles, les fauvettes, les drongos, les bubuls, les souimangas et les grands coucals reprennent leurs soutras et tandis que mon Suisse s'enfonce davantage dans la coquille de ses infortunes je me ressers du thé et repense à Henri Mouhot, à son premier voyage au Siam et à ce qu'il en retenait: «Ils [les Siamois] croient à tous les démons crochus, cornus, chevelus de la mythologie du Céleste Empire; ils ont la foi la plus complète dans l'existence des sirènes, des ogres, des géants, des nymphes des bois et des montagnes, des génies du feu, de l'eau et de l'air, et enfin de tous les monstres fabuleux de l'antique panthéon, ou plutôt pandémonium brahmanique, depuis les *naghas*, ou serpents divins qui vomissent des flammes, jusqu'à l'aigle *garouda*, qui enlève les hommes.» Son épouse vient se camper en face de nous, le regarde et lui fait une remarque que je ne comprends pas. Mais dans ses beaux yeux noirs et fâchés je devine qu'elle demande à l'oiseau fabuleux de venir enfin la délivrer de ce mari inaccompli, autolâtre et cafardeux.

III

La réception de l'hôtel est aménagée avec goût. Les cloisons coulissantes donnent d'un côté sur le jardin, la rivière et la forêt. De l'autre sur un patio entortillé dans l'ombre noueuse d'un pipal tricentenaire. Sur le parquet de teck sont arrangés trois tapis hatchlou; un lit à opium couvert de coussins en velours de laine; une table de salon en palissandre sur laquelle s'ouvre un bouquet d'heliconias; un bureau de pharmacien chinois dont le plateau patiné et les tiroirs sentent encore le camphre et la badiane; et une ancienne bibliothèque très haute et vitrée dont les étagères contiennent de vieux guides de voyage empilés, des magazines défraîchis, des romans en poche d'Agatha Christie, de E. L. James, de Paulo Coelho, de Francis Scott Fitzgerald, de Stephen King, de Mary Higgins Clark, de Cheryl Bradshaw et de Jonathan Kellerman. Il s'y trouve également des livres de cuisine thaïlandaise et une biographie de Steve Jobs amoureusement appuyée contre une

autre d'Hillary Clinton. Plus haut, se cache sous une collection de vieux *Geo* un volume des *Pirates* de Gilles Lapouge, un autre du *Kampuchéa* de Patrick Deville, un autre encore de *Vie secrète* de Pascal Quignard et quelques numéros de la NRF dont je me demande comment ils sont arrivés là. «Le *Pirates* est à moi. Le Quignard aussi. Les revues ont été oubliées par des professeurs du lycée français de Bangkok», me dit le Suisse en rallumant sa cigarette. «Tenez, vous trouverez là des informations sur le pont et toutes les réjouissances de la ville», ajouta-t-il en me tendant un prospectus de papier jaune, comme celui dont on se sert pour emballer les beignets et sur lequel sont imprimées en épigraphe trois phrases tirées de *Vie secrète* – justement : «C'est de l'intérieur de soi que vient la défaite. Dans le monde extérieur il n'y a pas de défaite. La nature, le ciel, la nuit, l'au-delà du noir de la nuit, la pluie, la forêt tropicale, le désert, le volcan, les vents ne sont qu'un long triomphe aveugle.» Je plie le flyer, le glisse dans la poche de ma chemise, et me dis que Paulo Coelho trouverait ça bien et qu'il essaierait certainement de réécrire la même chose en moins compliqué... Mais un botaniste ? Je me demande ce qu'un botaniste penserait de ces quelques lignes. Hippocrate tout d'abord, qui inventa la médecine en sortant la maladie de la superstition et utilisa déjà la morphine pour soulager ses patients. Pline l'Ancien, dont on